l'échec de sa politique ¹, se retirait dans ses terres, la Chambre hongroise, sur la proposition de Kossuth, déclara que le manifeste n'était pas l'expression de la volonté du roi, mit Jelačić hors la loi, décréta d'accusation Recsey, confia, en l'absence d'un ministère, le pouvoir exécutif au comité de défense, et en nomma Kossuth le président. C'était le début de la dernière phase de la Révolution hongroise.

Le gouvernement autrichien n'avait plus d'égards à conserver. Latour délia toutes les troupes impériales stationnées en Hongrie du serment qu'elles avaient prêté au gouvernement hongrois, et envoya à Jelačić toutes les forces dont il disposait. Le peuple de Vienne, revenu depuis les incidents de septembre à ses sympathies pour la Hongrie, s'opposa par la force au départ d'un régiment de grenadiers ; l'insurrection, victorieuse dans les faubourgs, reflua sur la ville, se porta sur le ministère de la guerre, réclamant à grands cris la tête du ministre agent de la camarilla. Latour, découvert par elle, fut maltraité, malgré la courageuse intervention de quelques députés, puis pendu à un réverbère, et son cadavre encore affreusement mutilé. La foule acheva son triomphe en forçant et en pillant l'arsenal impérial. Pendant ce temps, le Parlement, réuni en hâte, mais réduit par la désertion de presque toute la droite à la gauche radicale allemande et aux démocrates polonais, réclamait dans une adresse à l'empereur une amnistie générale, un ministère populaire, et surtout le retrait des manifestes « absolutistes » du 30 octobre, c'est-à-dire la reconnaissance à nouveau de la souveraineté du Parlement hongrois. Tard dans la soirée, l'adresse fut portée à Schönbrunn : l'empereur promit de l'examiner attentivement. Pendant que le Parlement croyait ainsi tout sauvé, la fuite s'organisait : le lendemain matin, à la première heure, la famille impériale et la cour quittèrent Schönbrunn (7 octobre) ; le 14, elles s'installaient à Olmütz, qui allait devenir pour quelques mois la capitale politique de l'Autriche.

Cette fuite, ou plutôt cet enlèvement et le choix de cette résidence, c'était le commencement de l'exécution du plan de Windischgrätz. Il voyait enfin le moment venu d'accomplir sa mission

1. Szógyény, qui le rencontra le 29 septembre, sur la route de Vienne, a noté une conversation qui éclaire d'un jour intéressant ses sentiments à ce moment, *Emlékiratai*, 93-5. « Tant qu'on n'aura pas mis à une douzaine de ces gens (les députés) la tête devant les pieds, il n'y aura dans ce pays ni ordre ni repos. »